Jean-Paul Chauveau

1.6 Reconstruire la polysémie en protoroman ?

1 Introduction

Les remarques qui suivent, et qui font suite à de précédentes réflexions autour de la reconstruction sémantique conduites dans le cadre du DÉRom (Buchi 2012 ; Chauveau 2014 ; 2016), sont nées au cours de la révision des articles réunis dans ce volume avant leur publication, soit que les reconstructions sémantiques aient paru trop restreintes au vu de la riche ramification romane, soit que, au contraire, le polysémisme retenu pour le protoroman y ait semblé forcé. Les discussions avec les auteurs de ces articles ont, selon les cas, abouti à des aménagements ou bien, dans les cas où il n'a pas été possible d'arriver à un consensus entre rédacteur et réviseur, au maintien des propositions initiales. C'est dire qu'on ne dispose pas encore d'une solution universellement valable et que, pour essayer de déterminer des règles susceptibles de guider les choix, il est nécessaire de s'imposer un examen soigneux sur un certain nombre de cas litigieux.

Il faut distinguer la reconstruction sémantique d'étymons protoromans dépourvus d'un corrélat en latin écrit de l'Antiquité (des "étymons non attestés" selon la terminologie classiquement employée en linguistique romane), comme en étymologie indo-européenne (ci-dessous 2), et celle d'étymons disposant d'un corrélat en latin écrit de l'Antiquité (des "étymons attestés" dans la terminologie traditionnelle), comme c'est le cas de la plupart des unités du lexique des idiomes romans, qui remontent en général à des étymons protoromans dont le corrélat du latin écrit de l'Antiquité est bien représenté dans la documentation qui a survécu (ci-dessous 3). La méthode à suivre est *a priori* la même. La seule différence est qu'on doit, dans le second cas, s'astreindre méthodologiquement à reconstruire l'étymon à partir des cognats romans, sans tenir aucun compte, au départ, de ce qu'on sait de son corrélat (correspondant) dans le latin écrit de l'Antiquité, quant à sa forme, son sens et ses emplois. On reconstruit sa forme en appliquant strictement les régularités des évolutions phonétiques aux cognats des parlers romans. Le plus souvent on aboutit à un point de départ unitaire pour tous les cognats ; dans les cas plus complexes, on est obligé de supposer plusieurs points

Jean-Paul Chauveau, ATILF (CNRS/Université de Lorraine), B.P. 30687, F-54063 Nancy Cedex, jean-paul.chauveau@atilf.fr.

<https://doi.org/10.1515/9783110654264-006>

de départ concurrents dont les relations pourront ou non être expliquées par la linguistique tant romane que latine. Pour la reconstruction sémantique, la procédure aboutit dans le cas le plus simple à un sémème unitaire, mais assez souvent les cognats ont connu un riche développement sémantique, au sein duquel il faut faire des choix. C'est là que commencent les difficultés. Les langues romanes, du fait que la connaissance et la pratique du latin n'ont jamais cessé dans certains milieux, ont connu divers processus de relatinisation. Les lexèmes héréditaires ont été concurrencés, parfois mêmes supplantés, par des emprunts au latin. C'est le phénomène des doublets, du type *hôtel/hôpital* (cf. en dernier lieu Python 2015), qui se comptent par centaines et qui se dénoncent d'eux-mêmes le plus souvent. Mais un autre type de relatinisation a affecté le sémantisme de nombreuses unités lexicales romanes, et celui-ci est beaucoup plus insidieux. Le bilinguisme des clercs médiévaux et leur pleine conscience, très souvent, de l'équivalence du mot roman et de son étymon latin a pu entraîner à calquer l'emploi du roman en latin, ce qui en faisait du latin de cuisine, et, inversement, du latin en roman, ce qui donnait du plus haut style et donc des chances pour le lexème de s'implanter en roman avec ce nouveau sens. En outre, les langues romanes ne sont pas de purs conservatoires, et pendant le long millénaire de leur existence elles ont largement innové, notamment sur le plan sémantique. La reconstruction est couramment confrontée au problème de déterminer jusqu'où faire remonter la polysémie constatable dans les différents idiomes romans. Et l'on peut voir par quelques-uns des articles rassemblés dans ce recueil que la méthode à suivre se cherche encore.

2 Étymons non dotés d'un corrélat en latin écrit

La simplicité invite à examiner d'abord le cas des séries de cognats romans dont l'étymon protoroman ne connaît pas de corrélat en latin écrit de l'Antiquité. Cette nouvelle tranche du projet DÉRom offre quelques cas d'étymons sans correspondance dans la documentation du latin de l'Antiquité, qui sont donc à considérer, au sein du latin global, comme des particularismes de l'oral. Les cas des emprunts du protoroman à une autre langue qui n'en a pas livré de documentation non plus de son côté sont particulièrement intéressants dans ce contexte. La question d'une resémantisation d'origine savante ne se pose pas dans un tel cas ; il suffit donc d'examiner l'ensemble des sens de toute la documentation romane pour les hiérarchiser et déterminer ce qui relève des développements idioromans à partir du ou des sémème(s) originel(s).

2.1 */mol'ton-e/

Cela concerne par exemple protorom. */mol'ton-e/ (cf. Buchi/Chepurnykh/Gotkova/Hegmane/Mikhel 2019 in DÉRom s.v.), un régionalisme dépourvu de corrélat en latin écrit de l'Antiquité. Seul le latin médiéval fournit des attestations, et leur variation formelle indique que ce sont autant d'emprunts aux langues romanes déjà constituées. Les données romanes, sans aucune équivoque, imposent un point de départ */mol'ton-e/. Mais le mot est connu, dans les langues romanes qui en possèdent des cognats, sous trois sens : 'mouton mâle apte à la reproduction, bélier', 'mouton mâle non apte à la reproduction, du fait de la castration' et 'animal de ferme à poil bouclé et herbivore que l'on élève pour sa laine et sa chair (*Ovis aries* L.), mouton'. Protorom. */mol'ton-e/ peut donc en théorie avoir été aussi bien la dénomination générique de cette espèce animale que celle du mâle reproducteur ou celle du mâle non reproducteur. Une telle variété a toutefois peu de chances d'être originelle : il est très peu probable qu'un seul vocable ait pu dénommer un individu unique, le mâle reproducteur du troupeau, en même temps que tous les membres du troupeau, mâles et femelles, adultes et jeunes.

Il convient alors d'interroger les données pour distinguer les éventuels sens secondaires du sens primaire, et – question centrale dans notre contexte –, pour départager le(s) sens attribuable(s) à l'étymon (i.e. le[s] sens protoroman[s]) et les sens qui se sont éventuellement développés dans les différents idiomes romans (i.e. les sens idioromans). Chacun des sens constatés n'a pas la même expansion. Tandis que le sens 'bélier' couvre le nord de l'Italoromania, la Galloromania et le catalan, le sens générique est limité à la Galloromania. Et ce terme – strictement géographique : rappelons que le DÉRom n'assigne pas au « galloroman » le statut de protolanguage intermédiaire – est encore trop extensif, car il faut faire une analyse pondérée des matériaux. Sur la carte 886, '(un troupeau) de moutons', de l'*Atlas linguistique de la France* (ALF), le type 'mouton' règne à travers tout l'espace, avec, de ci de là, quelques aires éparses où l'on rencontre les types 'brebis', 'ouaille', 'feye', c'est-à-dire des désignations originelles de la femelle adulte, et un type générique 'aver' (< */'aβ-e-/ , cf. REW₃ s.v. *habēre*). La situation est fondamentalement différente si l'on se tourne vers les atlas linguistiques régionaux, qui se sont donné pour but de récolter des matériaux authentiques, en évitant autant que possible l'enquête par traduction à partir de la métalangue des relevés dialectaux, en l'occurrence le français. Par exemple, les deux atlas français du domaine francoprovençal excluent que le sens générique de *mouton* soit autochtone dans leur domaine. Le commentaire de la carte 716, 'mouton', de l'*Atlas linguistique et ethnographique du Jura et des Alpes du Nord* (ALJA) affirme à propos du mot-titre : « Ce mot contrairement au français ne sert pas de collectif.

Il peut désigner un mouton châtré ou la viande de mouton ». L'*Atlas linguistique et ethnographique du Lyonnais* (ALLy), quant à lui, adjoint à la liste 313*, '(un troupeau de) moutons', un commentaire sans ambiguïté :

« Les réponses que nous avons enregistrées nous ont montré que, malgré la carte 886 de l'ALF, qui a partout une forme patoise de *mouton*, la plus grande partie de notre domaine parle de *troupeau de brebis* et non de *troupeau de moutons* (parce que, en fait, ce sont des brebis qu'on élève). [...] Cependant dans quelques localités on nous a donné : *troupeau de moutons*, réponse calquée peut-être sur la question française ».

Ce sens générique n'est donc pas francoprovençal, mais décalqué du français.

Pour le nord-occitan, l'*Atlas linguistique et ethnographique du Massif Central* (ALMC) comporte une carte 485, 'espèce ovine', qui rassemble les dénominations génériques *aver*, *fedun*, *lanat*, *bestia de lana*, ou bien la dénomination de la femelle, et parmi lesquelles il n'y a que deux attestations isolées de [mu'tu]. De plus, celles-ci ne se rencontrent que dans la locution [lu tru'pɛl də mu'tu], qui est exactement le même calque du français *troupeau de moutons* qu'en francoprovençal. Ces quelques comparaisons, jointes à l'absence de cartes de la dénomination générique dans le reste du domaine occitan, suffisent à montrer que le sens générique pour *mouton* est un phénomène qui est propre au français, d'où il a pu se répandre ici ou là dans les autres parlers de France : son explication est à chercher en français plutôt qu'en protoroman.

Ce sens générique, propre au français, est vraisemblablement né dans le lexique des consommateurs plutôt que dans celui des éleveurs. Les étals des bouchers ne vendent, à se fier aux étiquettes, que du mouton et de l'agneau, comme du bœuf et du veau ou du porc et du porcelet, mais jamais de brebis, ni de vache, ni de truie. Le substantif *mouton* a d'abord dénommé la chair des ovins, comme l'anglais *mutton* (vs. *sheep*), pour les consommateurs qui, dans une évolution ultérieure, en ont fait le nom générique des ovins. Si l'on examine le lexique des producteurs, qui sont les fournisseurs de la boucherie, dans une zone où l'élevage ovin est resté traditionnel, on peut faire une constatation intéressante. Les cartes 514 et 515, 'ovins suivant âge', de l'*Atlas linguistique et ethnographique du Languedoc occidental* (ALLOc) listent des dénominations des ovins d'un an, de deux ans, de trois ans et de quatre ans qui sont différenciées selon le sexe des animaux. Les dénominations masculines et féminines sont générales pour les ovins d'un an, mais les masculines deviennent plus rares pour les ovins de deux ans, rarissimes (quatre exemples seulement) pour ceux de trois ans et exceptionnelles (un seul exemple) pour ceux de quatre ans. Les troupeaux d'ovins sont essentiellement constitués de brebis, qui sont gardées tant qu'elles peuvent agnelier, tandis que les mâles châtrés sont vendus aux bouchers dès

qu'ils ont atteint l'âge adulte. Voilà qui justifie, par la dominance, l'emploi de 'mouton' comme terme de boucherie et celui de 'troupeau de brebis' par les éleveurs.

Il est totalement exclu d'attribuer le sens générique 'mouton' à protorom. */mol'ton-e/ : ce sens ne représente qu'un usage secondaire, une généralisation à partir du lexique des professionnels de la production de viande, les éleveurs et les bouchers. Il ne reste plus pour le protoroman que les sens de 'mouton mâle apte à la reproduction, bélier' et 'mouton mâle non apte à la reproduction, du fait de la castration', puisque le sens générique est une modalité secondaire issue de ce dernier sens en français, donc à époque idioromane, avec diffusion secondaire, pour des raisons sociolinguistiques évidentes, en occitan et en gascon.

Le point commun entre les sens 'bélier' et 'bélier castré', qu'on doit retenir pour le protoroman, est 'ovin adulte de sexe mâle', et c'est ce sens qui peut être postulé pour le stade antérieur. La fixation de la dénomination générique sur le reproducteur ou sur l'animal de boucherie est fonction des configurations lexicales propres aux différents idiomes, selon que s'est maintenu ou non protorom. */ar'iet-e/ (cf. Buchi/Hernández Guadarrama/Khomiakova/Patel/Yesmakhanova/Akka 2019 in DÉRom s.v. et REW₃ s.v. *aries*, -*ête/arête*) ou bien que se sont implantées de nouvelles dénominations (cf. DÉRom s.v. */ar'iet-e/, commentaire 4.2 ; REW₃ 1200 s.v. *Widder*). L'intérêt de cette reconstruction du sens primitif comme 'ovin adulte de sexe mâle (de plein exercice ou d'exercice empêché)' est que celui-ci convient également au prototype celtique (cf. IEEDCeltic s.v. **molto-*).

Cet exemple illustre la nécessité de dégager le sens primitif des sens développés secondairement, pour établir avec sécurité le point de départ sémantique, de même que les règles d'évolution phonétique permettent de restituer la forme initiale.

2.2 */'rusk-a/

On peut aussi assigner à cette opération de reconstruction sémantique un rôle plus complexe, comme l'illustre le cas de protorom. */'rusk-a/, un emprunt au gaulois (cf. Buchi/Abbass/Daloz/Dilubenzi/Kneib/Lee/Pierrot/Zenia 2019 in DÉRom s.v.).

Le corrélat du latin écrit de l'Antiquité de ce lexème protoroman n'est attesté que très tardivement (en 512/515), sous la forme *rusca*. On partira de l'article du FEW (cf. von Wartburg 1962 in FEW 10, 581a–586a, *RŪSCA*), qui, encore maintenant, fournit le recueil le plus vaste et le plus structuré des données issues

de cet étymon. Le tableau des sens pris par le vocable dans les idiomes parlés sur le territoire de l'ancienne Gaule, qu'il est bien sûr impossible de faire remonter tous au prototype, s'y organise en quinze subdivisions : 'écorce d'arbre' (I 1 a α), 'tan' (I 1 a β), 'ruche d'abeilles' (I 1 b α a'), 'carcasse de bateau' (I 1 b α b' α'), 'nasse pour la pêche' (I 1 b α b' β'), 'bande plissée d'étoffe' (I 1 b α b' γ'), 'corbeille' (I 1 b β), 'forme à fromage' (I 1 b γ), 'cuvier à lessive' (I 1 b δ a'), 'tonneau' (I 1 b δ b'), 'mesure de grains' (I 1 b ε), 'châssis de meule de moulin' (I 1 b ζ), 'traîneau' (I 1 b η), 'morve' (I 1 b θ) et 'carcasse de porc' (I 1 b ι).

Une solution pourrait être de focaliser la recherche sur les sens les plus anciennement attestés, notamment ceux qui sont documentés dès l'époque médiévale : 'écorce d'arbre' (12^e siècle), 'ruche d'abeilles' (13^e siècle), 'corbeille' (13^e siècle), 'mesure de grains' (13^e siècle) et 'tan' (14^e siècle), et de laisser à l'arrière-plan ceux qui ne sont pas documentés avant l'époque moderne – 'carcasse de bateau' (17^e siècle) et 'nasse pour la pêche' (17^e siècle) – et surtout ceux qu'on ne retrouve pas avant l'époque contemporaine : 'bande plissée d'étoffe' (19^e siècle), 'forme à fromage' (19^e siècle), 'cuvier à lessive' (19^e siècle), 'morve' (19^e siècle), 'carcasse de porc' (19^e siècle), 'tonneau' (20^e siècle), 'châssis de meule de moulin' (20^e siècle) et 'traîneau' (20^e siècle).

Toutefois, choisir l'ancienneté comme critère décisif, c'est peut-être accorder trop d'importance à la mise par écrit de dénominations d'objets techniques. Si l'on prend en compte le nombre de cognats romans concernés, on obtient un tableau différent. Par exemple, le sens 'cuvier à lessive', attesté depuis le 19^e siècle seulement, se retrouve, pour le simple ou des dérivés, en occitan de France et de Calabre, en gascon et en aragonais : une telle convergence ne peut pas être un effet du hasard. D'autre part, les datations sont déterminées par les relevés qui ont été faits dans les ouvrages lexicographiques. De nouveaux relevés sont susceptibles de reculer l'apparition de certains sens. Par exemple, le sens de 'carcasse de bateau' n'est documenté jusqu'ici que depuis 1643, par un des premiers dictionnaires de marine. Mais le hasard des documents permet d'en produire un exemple de 1408 : *Item, lesd. officiers de mad. dame sont contraires à eulx mesmes par la forme et maniere qu'ilz ont exploicté ou fait dud. vaisseau, car ilz ne voulirent riens demander en la ruche dud. vaisseau (Cartulaires des Sires de Rays, DMF s.v. ruche³)*. Ce sens technique est donc déjà d'époque médiévale.

Il est préférable de dresser un tableau selon l'organisation sémantique interne des attestations :

I. 'écorce d'arbre'

II.1. Sens hyponymiques : 'écorce d'arbre du genre *quercus*, écorce de chêne ; tan' ; 'écorce d'arbre du genre *quercus suber*, écorce de chêne-liège ; objet en liège'

II.2. Sens métonymiques : ‘objet confectionné originellement en écorce’ : ‘forme à fromage’, ‘ruche d’abeilles’, ‘cuvier à lessive’¹

II.3. Sens métaphoriques : ‘contenants artificiels’, tels que ‘mesure de grains’, ‘corbeille’, ‘carcasse de bateau’, ‘nasse pour la pêche’ ; ‘contenants naturels’, tels que ‘carcasse de porc’, ‘balle de céréale’, ‘gousse’ etc.

Cela permet de relier l’ensemble des sens attestés à un point de départ unique, en n’éliminant que les sens tertiaires comme ‘bande d’étoffe plissée ou froncée qui sert à accompagner et décorer une pièce de vêtement’ (dp. 1818, TLF s.v. *ruche*), qui est une métaphore sur la base du sémème ‘gaufre de cire constituée d’alvéoles remplis du miel que fabriquent les abeilles, rayon de miel’ (FEW 10, 582ab), ou bien des étymologisations erronées, comme la section I 1 b θ « Rotz u.ä. » (‘morve’ et similaires) :

« Berr. *reuche* f. ‘morve’ RD, Allier *rüš* (ALF 1857 p 902, 903), Varennes *ruche*, Uchon *rheuche*. Ablt. Allier *rüšœ* adj. ‘morveux’ (p 902), *rüšu* (p 903). – Tarn *rusco* ‘crasse sur la peau d’un animal’. Aveyr. ‘croûtes de lait d’un enfant’ » (FEW 10, 584a).

Ces données sont à joindre à ang. *russe* s.f. ‘humeur sécrétée par la muqueuse nasale et qui pend au nez par gouttes, roupie’, centr. *reuche*, Bourbon, Varennes *ruche* et leurs congénères et dérivés, d’origine inconnue (FEW 21, 419b, ‘roupie’).

La procédure retenue n’intègre ainsi pas seulement quelques sémèmes sélectionnés selon leur plausible ancienneté, mais tient compte de toutes les potentialités développées par le sémème initial.

L’intérêt spécifique d’un tel examen global envisagé sous l’angle des figures de langue intervenant dans le développement sémantique, c’est qu’il se prête à la comparaison, l’outil méthodique cardinal de la grammaire comparée. Puisqu’il s’agit d’une pièce rapportée dans le lexique protoroman, on peut comparer */rusk-a/ s.f. ‘écorce d’arbre’ à son synonyme non marqué au sein du latin global, à savoir protorom. */körtik-e/ ~ lat. *cortex*, de formation interne au latin (cf. Ernout/Meillet₄ et IEEDLatin s.v. *cortex*). Cela a pour principal avantage de mettre en évidence une structuration semblable entre celle établie ci-dessus et celle que l’OLD donne à l’article *cortex*, -icis s.m./f. :

1. ‘the outer covering of a tree, bark’ ; b ‘a piece of bark’
2. (spec.) ‘the bark of the cork-tree, cork’ ; b ‘a piece of cork used as a float by swimmers or for supporting nets’ ; c ‘a piece of cork used as a stopper for a jar, a cork’

¹ Cf. Krüger (1939, 333–339), où on découvrira, à propos de ce dernier instrument, « wie erst vom Standpunkt der sachlichen Anschauung aus die Geschichte der Wörter die notwendige Aufhellung erhält » (ibid. 333).

3. ‘the tough outer coating of anything’ : a ‘the skin or rind (of a fruit), the husk (of grain), etc.’ b ‘the shell (of an egg)’ ; ‘the carapace of a turtle, etc.’ c ‘the chrysalis (of an insect)’

Non seulement l’ensemble des sens attestés dans les parlers romans se rattache à un unique sémème originel, ‘enveloppe détachable du bois d’un arbre, écorce’, mais la structuration sémantique de l’étymon, emprunté du gaulois, s’accorde parfaitement avec celle de son synonyme de formation latine. Cette double caractéristique permet de comprendre que */rusk-a/ a entièrement suppléé */körtik-e/ dans une vaste région de la Romania italo-occidentale : d’une certaine manière, un signifiant s’est substitué à un autre, la structure sémantique restant inchangée. Il est utile de reconstituer toute la gamme sémantique, parce qu’elle permet de reconnaître toutes les potentialités du point de départ, qui sont les mêmes que celles du synonyme non marqué *cortex*. Cet emprunt préroman n’a pas été introduit pour dénommer une réalité nouvelle, ni pour véhiculer seulement l’un des sens déjà couverts par *cortex*, mais cette dénomination régionale italo-occidentale a totalement supplanté la dénomination latine originelle, au sens prototypique aussi bien que dans les instanciations secondaires ou éventuellement ultérieures de celui-ci.

3 Étymons dotés d’un corrélat en latin écrit

3.1 Deux options possibles

A priori, la méthode à suivre doit être la même pour les séries de cognats romans dont l’ancêtre commun connaît un corrélat en latin écrit de l’Antiquité qui appartient au lexique latin le plus commun. C’est parfaitement le cas lorsque la relation entre une unité lexicale latine et ses continuateurs romans n’a encore jamais été établie. Les études romanistiques ont rendu ce cas de figure de plus en plus rare, sans toutefois l’éliminer. Mais le plus souvent le corrélat en latin écrit de l’étymon est parfaitement connu, et bien décrit par la lexicographie latine. Le romaniste ne peut pas faire comme s’il ignorait le latin, et il ne peut pas s’empêcher de voir tous les liens entre roman et latin. Mais le latin est resté langue d’enseignement et langue du culte jusqu’à l’époque contemporaine, et les différents idiomes romans n’ont pas cessé de faire des emprunts lexicaux au latin. Le non-respect des régularités de l’évolution phonique dénonce de manière totalement sûre les emprunts formels, mais les règles catégoriques pour identifier les emprunts sémantiques (calques) font défaut. On peut voir que, dans ces conditions, les pratiques varient selon que les auteurs décident que la seule certitude soutenable est le sens non figuré porté par un ensemble de

continuateurs réguliers d'un étymon protoroman ou bien qu'ils admettent que, dans certaines conditions, des sens figurés observables dans les différents parlers romans peuvent être reconstruits en protoroman.

3.2 Le choix du monosémisme

3.2.1 */βird-e/

Le sens chromatique 'qui est d'une couleur semblable à celle des feuilles au printemps, vert' de protorom. */βird-e/ (cf. Dworkin/Baudinot 2018–2019 in DÉRom s.v.) est poursuivi dans tous les idiomes romans. Mais des sens figurés, tels que 'non mûr', 'sans expérience', 'non réalisé' et 'vigoureux', y sont aussi attestés, dès l'époque médiévale pour certains parlers, de même que la documentation latine de l'Antiquité connaît des sens figurés comparables. Il n'est pas impossible, pour ceux de ces sens qui sont les plus communs et les plus anciennement attestés, qu'il y ait une continuité depuis le protoroman jusqu'aux langues romanes contemporaines. Mais il est de fait qu'il y a une symbolique des couleurs largement partagée entre les langues européennes, romanes et non romanes, qui fait penser que de tels emplois figurés peuvent aussi bien être des permanences que des créations idioromanes : en une ou deux décennies, à peu près tous les mouvements et partis politiques d'Europe attachés à la défense de la nature ont pris comme emblème la couleur verte et l'ont intégrée à leurs dénominations. De ce fait, les données n'imposent nullement la reconstruction protoromane d'un quelconque sens figuré pour */βird-e/. Celle-ci reste seulement possible et donc, pour respecter la méthodologie, les auteurs de l'article y ont renoncé.

3.2.2 */βen-a/

Une autre façon de faire est de reconstituer un sémème originel susceptible de convenir à différentes réalités, comme celui proposé pour protorom. */βen-a/ s.f. : 'conduit filiforme (notamment sanguin), veine' (cf. Groß/Schweickard 2018–2019 in DÉRom s.v.). Le sens anatomique est présent dans tous les idiomes romans, et la formulation de la définition lui donne pour ainsi dire la préséance, mais celle-ci assure, dès le départ, l'existence potentielle de sens apparentés par des métaphores, tels 'filet d'eau souterrain' ou 'filon de métal', comme en attestent différents parlers romans très tôt, aussi bien que le latin écrit de l'Antiquité. La permanence de la connaissance du latin, de même

que le fait que des langues non romanes affectent à un même signifiant le sens anatomique et de tels sens figurés (cf. all. *Ader* s.f. ‘vaisseau sanguin ; prédisposition ; nervure d’une feuille ; nervure tubulaire d’un insecte ; filet coloré et sinueux formant un dessin dans le bois ; filon de métal’, Duden), ne permettent pas de trancher entre héritage protoroman et développements idioromans. À la différence des auteurs de l’article */βird-e/, qui renoncent à attribuer au lexème protoroman des sens figurés, les auteurs de celui-ci en laissent ouverte la possibilité.

3.3 Le choix du polysémisme

3.3.1 */rug-i-/

Deux sens, ‘émettre un bruit fort et menaçant (d’un fauve), rugir’ et ‘produire un bruit rauque et puissant (d’une chose), gronder’, sont distingués pour protorom. */rug-i-/ (cf. Groß 2019 in DÉRom s.v. et Celac ici 6–18), l’ancêtre commun d’une petite série de cognats limitée à quelques idiomes de la Romania italo-occidentale (italien, français, aragonais, espagnol et asturien). Ce bisémantisme est général et précoce partout où le type lexical est attesté. Le parallélisme est censé exclure des métaphores indépendantes, d’autant plus que le corrélat en latin écrit de l’Antiquité de protorom. */rug-i-/ connaît également ces deux sémèmes, même si, comme le précise le commentaire, « le lexème n’est devenu usuel qu’en latin chrétien et s’est diffusé à partir de la Vulgate et des écrits de saint Jérôme ».

Il faut toutefois bien constater qu’un parallélisme sémantique semblable se rencontre pour les verbes latins *grundire/grunnire* (OLD) ou *ululare* (OLD), par exemple, de même que pour leurs continuateurs romans (cf. REW₃ s.v. *gründire*/**grunjare* ; *ülüläre*/**ürüläre* ; von Wartburg 1947 in FEW 4, 290a–293b, GRÜNDIRE ; 1957 in FEW 14, 13a–15b, ÜLÜLARE), qui peuvent se dire du comportement d’animaux, de choses ou d’humains. La fréquence de tels parallélismes ne contribue pas à les ancrer au départ des verbes romans, dans la protolangue.

On a un même parallélisme avec les verbes fr. *bramer*, cat. esp. port. *bramar*, qui se disent à la fois du cri de quelques animaux (bœuf, âne, cerf etc.) et du bruit de la mer ou du vent (cf. REW₃ s.v. BRAMMÖN ; von Wartburg 1969 in FEW 15/1, 240a–242b, *BRAMMÖN). Il est sûr que l’emploi à propos du déchaînement des éléments est métaphorique et secondaire, et il est possible que le développement de ce sens soit indépendant dans les différents idiomes romans, comme c’est sûr pour le français, où le latinisme *mugir* v.intr. a le même bisémantisme, et dans les deux cas tardivement (cf. Jänicke 1966 in FEW 6/3, 191b–192a, MÜGIRE II), en

renouvellement d'afr. *muire* v.intr. 'mugir (d'un animal) ; retentir (du tonnerre)' (BrendanW 50, 60).

La même motivation a pu donner lieu à des formations parallèles et isolées telles que, par exemple, vén. (Garda) *baiâr* v.abs. 'hurler longtemps (en parlant du vent qui avance sur le lac)' (Schweickard/Lupis/Pfister 1993 in LEI 4, 414, *BAI-I 1 b) à partir d'it. *baiar* v.abs. 'émettre son cri (en parlant d'un chien), aboyer' (LEI 4, 406, *BAI-I 1 a) dans le domaine italo-roman, ou encore, en domaine galloroman, fr. *burler* v.impers. 'faire une violente tempête de neige' (rég., DRF s.v.), *burle* s.f. 'vent violent et froid, qui souffle en tempête du nord ou du nord-ouest, balayant en congères la neige qui tombe et la neige au sol, caractéristique des hauts plateaux du Velay, du Vivarais et du Pilat' (rég., ibid.), qui dépendent de frpr. occit. *burlá* v.intr. 'pousser son cri (en parlant d'un bovidé), beugler' (cf. Lagueunière 2006, 9). Si des idiomes peuvent développer indépendamment et, parfois, à plusieurs reprises des innovations sémantiques parallèles, la certitude du maintien d'un bisémantisme de la protolangue s'en trouve fragilisée.

Comme on a pu le voir, les articles */βird-e/, */βen-a/ et */rug-i-/ adoptent trois stratégies différentes de reconstruction sémantique. En l'absence de preuves indubitables qu'on soit fondé à faire remonter les sens figurés au protoroman, ou bien on s'en tient strictement au monosémisme, ou bien on accorde au protoroman un sémème potentiellement porteur du polysémisme ultérieur, ou, enfin, on attribue au protoroman, en plus du sens premier, le point de départ des sens figurés les plus largement documentés dans les idiomes romans.

3.3.2 */ker-a/

Avec l'article */ker-a/ (cf. Cadorini 2019 in DÉRom s.v.), on voit même tenter une reconstruction plus diversifiée. Le commentaire de l'article caractérise la procédure qui a été suivie par rapport à celle qui règne dans les dictionnaires étymologiques par son opposition au monosémisme que ceux-ci attribuent à l'étymon. L'article, en effet, distingue du sens primaire 'substance sécrétée par les abeilles pour bâtir l'intérieur de la ruche, cire (d'abeille)' un sens métonymique : 'appareil cylindrique aux parois en cire d'abeille dont la flamme sert pour éclairer les alentours', et des sens métaphoriques : 'sécrétion des glandes sébacées des oreilles de l'homme, cérumen (cire d'oreille)' et 'sécrétion sur le bord des paupières de l'homme, chassie'. La reconstruction jusqu'au protoroman de ces sens s'appuie essentiellement sur le nombre des cognats romans et sur leur dispersion à travers tout l'espace roman.

Toutefois, il faut bien reconnaître que la documentation historique des dénominations métaphoriques est tardive et même, le plus souvent, récente, et que des dénominations concurrentes leur sont antérieures, comme it. *cerume* (dp. ca 1698, LEI 13, 985, CĒRA I 1 a [classé à tort parmi les dérivés]) et fr. *cérumen* (dp. 1762, TLF ; FEW 2, 597a), empruntés de latméd. *cerumen*, *-inis* s.n. ‘id.’ (1275, W. de Saliceto, *Ars chirurgica*, MltWb) : on peut imaginer que le type ‘*cire*’ était le terme que les médecins utilisaient dans leurs interactions avec les patients, réservant it. *cerume*, fr. *cérumen*, esp. *cerumen* (dp. 1728, « derivado culto de *cera* », DCECH 2, 40) et leurs correspondants à la communication entre spécialistes.

Au sens de ‘cierge’, les issues de */ker-a/ ne représentent qu’une dénomination secondaire qui n’a nulle part réussi à éliminer les continuateurs de */ker-i-u/, dérivé de */ker-a/, dans ce même sens (cf. REW₃ s.v. *cēreum* ; von Wartburg 1939 in FEW 2, 604b–605a, CĒREUS ; Cascone 2014 in LEI 13, 1105–1109, CĒREUS II 1 b), et relèvent pour une bonne part du vocabulaire ecclésiastique, dont le latin est resté la langue d’usage en Europe occidentale jusqu’à l’époque contemporaine. Or, latchrét. *cera* s.f. ‘cierge’ (dp. Lactance [déb. 4^e s. apr. J.-Chr.], TLL 3, 853) s’est maintenu en latin médiéval mérovingien et carolingien (Niermeyer/VanDeKieft), d’où il a très bien pu être emprunté.

Pour ces deux types de sens figurés, la continuité depuis le protoroman reste ainsi fragile : il pourrait s’agir de réimplantations, précoces ou tardives, sous l’influence de la langue ecclésiastique ou médicale.

4 À la recherche de critères

Il est parfois possible de dépasser ces pratiques optionnelles. Il faut pour cela disposer d’autres configurations, où la comparaison permet de mettre au jour des arguments décisifs.

4.1 La comparaison à l’intérieur de la famille lexicale :

*/in'βit-a-/

Il suffit quelquefois de ne pas limiter la reconstruction à un seul vocable de la protolangue, mais de l’étendre à d’autres unités de la famille lexicale en cause. Les parallélismes ou les concurrences et les remodelages apportent des informations qui permettent de sortir de l’indécision.

Meyer-Lübke in REW₃ s.v. *invītāre* n’accorde au verbe latin que le sens de ‘prier (qn) de venir en un lieu ou de prendre part à (qch.), inviter’ (« einladen »),

mais après la liste de ses issues romanes, un commentaire indique que presque partout le verbe signifie ‘provoquer, défier’, ‘enchérir (au jeu)’ et que, pour distinguer les deux sens, le sens primitif a été confié à un nouveau préfixé [*]CONVITARE (« das Verbum bedeutet fast überall ‘herausfordern’, ‘bieten’ (im Spiele), für die lat. Bedeutung ist CONVITARE 2200 eingetreten »). Semblablement, von Wartburg 1952 in FEW 4, 802b, INVITARE n’accorde que le sens de ‘inviter’ à l’étymon et attribue aux parlers galloromans le développement de la gamme sémantique (‘engager à [qch.]’, ‘exciter à faire [qch.]’, ‘provoquer’, ‘défier [qn] au jeu’ etc.).

Le panorama roman (cf. Knoll 2018–2019 in DÉRom s.v. */m'βit-a-/) manifeste que le sens de ‘agir sur (qn) pour qu’il fasse (qch.)’ – ou une spécification de celui-ci en termes de jeu telle que ‘faire monter le prix (de qch.), enchérir’ ou ‘mettre (une somme d’argent) en enjeu, miser’ – est attesté dans onze idiomes, du roumain au portugais, c’est-à-dire dans l’ensemble des parlers attestant le sens ‘inviter’ à l’exception de l’istriote et de l’aragonais, de même qu’en ladin et en portugais. Une telle convergence ne peut pas être traitée comme le résultat d’autant d’évolutions idioromanes indépendantes.

D’autre part, la reconstruction d’un synonyme (partiel) de */m'βit-a-/, */kon'βit-a-/ ‘inviter’ (cf. Knoll 2019 in DÉRom s.v.), se recommande sur la base de dix cognats romans (sarde, italien, français, occitan, gascon, catalan, aragonais, espagnol, asturien, galégo-portugais). Protorom. */kon'βit-a-/ est issu par greffe préfixale de */m'βit-a-/, et sa fortune peut être attribuée à l’ambiguïté sémantique de ce dernier. Une si vaste diffusion et si ancienne (elle est attestée presque partout dès le 12^e ou le 13^e siècle) doit représenter une formation précoce, donc clairement protoromane. Comme le dit l’auteur de l’article */m'βit-a-/, « l’application de la méthode comparative à cette famille lexicale invite à rompre avec la vision monosémique de son étymon et à postuler l’existence d’un sens secondaire ‘agir sur (qn) pour qu’(il) fasse (qch.), inciter’ dès le protoroman ». En termes de latin global, on remarquera que le corrélat en latin écrit de l’Antiquité de */m'βit-a-/, lat. *invito*, atteste aussi le sens secondaire : « i. q. excitare, hortari, provocare, instigare » (dp. Térence [163 av. J.-Chr.], TLL 7/2, 230-231).

Le verbe */m'βit-a-/ a donc connu dès le protoroman deux sens. La meilleure preuve en est leur dualité conflictuelle, qui a provoqué des conséquences précoces et durables. Dans ce cas précis, la reconduction au protoroman du polysémisme des données romanes n’est plus seulement plausible, la précocité visible de ses répercussions à l’intérieur de la famille lexicale permet de l’assurer.

4.2 La comparaison intra-romane : */'balti-u/

Comme on l'a dit, le développement d'un polysémisme semblable parallèlement dans plusieurs idiomes romans n'est pas une rareté. Ce fait peut faire douter de la nécessité de reconstructions polysémiques, mais il peut aussi, à l'inverse, la conforter.

Dans une première rédaction, l'article */'balti-u/ (cf. Crifò 2019 in DÉRom s.v.) regroupait deux sémèmes extrêmement divergents : 'objet circulaire dont la fonction consiste à fixer quelque chose' et 'rocher escarpé dominant une dépression'. Tels qu'ils sont décrits, ces deux sémèmes n'ont, à première vue, aucun point commun.

Le premier de ces sens ('objet circulaire dont la fonction consiste à fixer quelque chose') était donné comme le sémème qui se réalise dans un certain nombre de parlers romans par des sens étroitement spécialisés :

- 'bande placée autour de la taille (notamment pour maintenir un vêtement), ceinture' ;
- 'pièce d'étoffe légère dont les mariées se couvrent la tête, voile de mariée' ;
- 'pièce d'étoffe dont se coiffent les vieilles femmes, fichu' ;
- 'corde que l'on met aux jambes des animaux pour limiter leur déplacement, entrave' ;
- 'palissade végétale utilisée pour protéger ou diviser un terrain, clôture' ;
- 'espèce de corde utilisée pour soulever des poids ou des marins sur un navire' ;
- 'botte de céréales coupées et liées, gerbe' ;
- 'ensemble de menues branches liées en faisceau, fagot' ;
- 'cordon étroit utilisé pour attacher quelque chose, lacet' ;
- 'bande de cuir ou d'étoffe passée sur l'épaule qui permet de fixer ou de porter un objet, bretelle de porte-faix'.

L'essentiel des réalités dénommées sont des objets destinés à entourer et lier des parties du corps des humains ou des animaux domestiques, ou pour enclore un espace ou encore pour soulever des fardeaux. Les sens 'gerbe' et 'fagot' sont des sens métonymiques : 'ce qui lie' > 'ce qui est lié'. Il y a une cohérence globale de cet ensemble. La reconstruction ne peut aller plus loin qu'une approximation, mais, dans cette version, elle était cependant plus précise que n'y oblige la communauté des sens romans. Comme toutes les dénominations se réfèrent à des objets, il est probable que le primitif concernait un objet. Mais que celui-ci ait été 'circulaire, en forme de cercle', rien ne contraint de le supposer. Que la ceinture ou le fichu ou l'entrave, par exemple, soient disposés autour des parties du corps

humain ou animal pour les enserrer, il ne s'ensuit pas que ce seraient des objets circulaires : c'est la disposition qu'on leur donne qui est circulaire.

Si ce sème 'circulaire' a été introduit dans la définition du primitif, on imagine que ce fut pour organiser la structuration avec l'autre sens primitif, 'rocher escarpé dominant une dépression', celui-ci étant mis en relation, suite à von Wartburg 1923 in FEW 1, 227a, BALTEUS, avec lat. *balteus* s.m. 'large allée servant de palier dans les amphithéâtres, pourtour' (dp. 1^{er} s. apr. J.-Chr., TLL 2, 1712), peut-être par rapprochement avec it. *circo* s.m. 'cercle, ceinture (d'une montagne, d'une paroi rocheuse, d'un arbre)' (Cascone 2016 in LEI 14, 729, CIRCUS II 1), frm. *cirque* 'plaine de forme plus ou moins circulaire creusée dans les flancs d'un massif montagneux' (TLF). Le commentaire indiquait que ce second sémème, limité à l'italien, l'occitan et le catalan, était secondaire par rapport au premier, qui concerne aussi la zone italo-occidentale, mais englobe en plus le domaine roumain. Et ce nouveau sens était traité « comme une métaphore lexicalisée de type 'objet circulaire' > 'espace circulaire' », dénommant, dans le lexique des montagnards, des configurations de terrains.

La meilleure voie pour reconstituer des évolutions sémantiques reste la comparaison. De même que des séries parallèles d'évolutions phoniques permettent d'établir des règles d'évolution, des exemples parallèles de doubles sens permettent d'établir la plausibilité d'un changement de sens. C'est ce qu'avait déjà fait Jaberg (1936, 47–49) pour les représentants de BALTEUS en Italie. Il avait mis en évidence l'existence de types lexicaux utilisés, selon les régions, comme dénominations d'objets vestimentaires ou bien d'une corniche au flanc d'une roche, d'une banquette de gazon entre deux à-pic etc. (cf., par exemple, von Wartburg 1939 in FEW 2, 683ab, CINGULA I 2 b et II 1 ; von Wartburg 1931 in FEW 3, 425b, FASCIA II 4 ; Russo/Besse/Hohnerlein 2015 in LEI 14, 353–354, 355, 358, 360, 361, CINGULUM/CINGULA I 1^e e, I 2 g, I 2¹ e, I 3 e et I 4 e). Ce qui caractérise ces objets, qu'il s'agisse de ceintures, de bandes ou de bandelettes, c'est leur longueur opposée à leur étroitesse. Leur forme motive métaphoriquement leur emploi topographique, alors que c'est à l'utilisation de ces accessoires vestimentaires pour attacher et fixer que se rattachent les sens secondaires comme 'bretelle', 'lien de gerbe' ou encore 'corde utilisée pour soulever des poids'. En conséquence, les deux sémèmes sont devenus respectivement : 'accessoire long et étroit utilisé pour lier' et 'bande de terrain dominant une dépression' dans la version finale de l'article */¹balti-u/. La comparaison romane permet d'articuler de façon assurée les deux sémèmes reconstruits. Il reste à les caler dans le temps.

L'ancienneté du sens topographique se déduit 1) de sa dispersion géographique, 2) de la précocité de ses attestations en italien, en occitan et en catalan,

mais aussi 3) de ce que ce sens est porté par les deux formes : I.2. */'balti-a/ s.f. et II.2. */'balti-u/ s.m. qui permettent de reconstituer le prototype comme */'balti-u/ s.n. 'accessoire long et étroit utilisé pour lier ; bande de terrain dominant une dépression'. La conjonction de la reconstruction sémantique et de la reconstruction morphologique permet de faire remonter le sens topographique avant la disjonction formelle, donc de l'attribuer au protoroman. Bien sûr, une semblable métaphore est attestée en latin de l'Antiquité, avec *balteus* s.m. 'large allée servant de palier dans les amphithéâtres, pourtour', mais celle-ci ne peut qu'illustrer l'antiquité potentielle de ce type de métaphore, sans toutefois la prouver, car les dénominations topographiques romanes ne lui sont pas liées ; la procédure technique de la reconstruction comparative est donc indispensable.

4.3 La comparaison extra-romane : */'kɔrd-a/

On se priverait de ressources utiles en circonscrivant le champ de la comparaison à l'intérieur du domaine roman, comme le montrera l'exemple suivant.

L'article */'kɔrd-a/ (cf. Schmidt 2018/2019 in DÉRom s.v.) fait remonter cinq sens à l'étymon protoroman : le sens originel 'intestin d'un animal, boyau', deux sens métonymiques : 'tortis de boyau ou d'un autre composant tendu aux extrémités d'un arc pour faire ressort, corde d'un arc' et 'tortis de boyau ou d'un autre composant tendu sur le corps d'un instrument de musique et qu'on actionne pour produire un son, corde d'un instrument de musique', et deux sens métaphoriques : 'tortis de matières souvent textiles servant à attacher (qch.), corde' et 'partie amincie d'un muscle par laquelle celui-ci prend insertion sur un os, tendon'. Ce qui justifie ce choix d'attribuer ces cinq sémèmes au protoroman, c'est la couverture générale du domaine roman documentée depuis les premiers témoignages écrits des différents idiomes romans par ce type lexical pour les quatre sens figurés. Seul le sens originel 'boyau' est rare, mais on comprendrait mal qu'il puisse être issu secondairement de l'un ou l'autre des autres sens, tandis que l'inverse est assez clair, puisque l'on sait que les boyaux, à date ancienne, ont été utilisés pour fabriquer des cordes d'instruments de musique ou des cordes d'arcs. La vitalité des sens métonymiques et métaphoriques a étouffé le sens premier dans la quasi-totalité des parlers romans, qui a disparu ou bien s'est cantonné dans des dérivés.

Il est de règle de ne pas faire intervenir le latin écrit dans la reconstruction des ancêtres communs des séries de cognats romans. Soit. Mais, puisqu'on se tourne volontiers vers le protoceltique quand le protoroman a emprunté un lexème au gaulois (cf. ci-dessus 2.1 et 2.2), pourquoi serait-il interdit à la reconstruction romane de faire référence à la reconstruction indo-européenne

pour établir le développement sémantique antérieur à la période romane ? L'Antiquité a connu trois lexèmes apparentés : lat. *chorda*, gr. χορδή et hitt. *karad-* 'intestins'. Le substantif latin est visiblement emprunté au grec (Ernout/Meillet₄), mais les lexèmes grec et hittite forment une (petite) série de cognats. Et le latin aussi bien que le grec connaissent le sens de 'boyau, tripe' et, par métonymie, des désignations de préparations culinaires qu'on en tirait, ce qui s'accorde avec le sens du correspondant hittite (cf. Chantraine ; TLL 3, 1017). Les langues de l'Antiquité s'accordent sur ce sens anatomique : la reconstruction romane et celle des langues indo-européennes convergent sur un même sémème primitif. Et le sens métonymique de 'corde d'un instrument de musique' est bien documenté en latin et en grec, comme en roman.

La seule différence entre les sens attestés dans le latin de l'Antiquité (TLL 3, 1017–1019) et ceux reconstruits pour le protoroman est le sens de 'tendon'. On ne peut pas faire l'économie d'une comparaison intra-romane. Le sémème 'tendon' est largement attesté parmi les représentants romans de */kɔrd-a/, mais il l'est tout autant, selon les idiomes, par ceux de */nerβ-u/ (cf. REW₃ s.v. *nervus* ; von Wartburg 1953 in FEW 7, 100b–103b, *NERVUS*) et */nerβ-i-u/ (cf. REW₃ s.v. *nervium* ; von Wartburg 1953 in FEW 7, 100a, *NERVIUM*). Il est nécessaire de reconstituer l'histoire de cette concurrence onomasiologique. La comparaison indo-européenne indique nettement que *nervus* est la dénomination latine originelle, étant donné ses cognats en grec, en avestique et en sanscrit (cf. Ernout/Meillet₄ ; Chantraine ; Pokorny). Qu'elle ait été concurrencée dès l'Antiquité par le type */kɔrd-a/ ne peut être exclu, étant donné la synonymie avec lat. *nervus* 'tendon ; corde d'instrument ; corde d'arc', mais il est douteux que l'extension de */kɔrd-a/ au sens de 'tendon' se soit maintenue en concurrence avec la dénomination originelle, conservée à travers la majeure partie de l'espace roman, de la période protoromane jusqu'à l'époque contemporaine. Il est vraisemblable que l'introduction dans la langue commune à partir du Moyen Âge, pour les représentants de */nerβ-u/ et */nerβ-i-u/, du sens propre à la langue médicale de lat. *nervus* s.m. 'chacun des filaments qui mettent les diverses parties du corps en communication avec le cerveau et la moelle épinière, nerf' a perturbé la situation. Cette concurrence sémantique à l'intérieur des parlers romans aura favorisé les représentants de */kɔrd-a/, d'autant plus facilement que latméd. *chorda* s.f. 'nerf ; tendon' est attesté du 9^e au 13^e siècle (cf. MltWb). D'ailleurs, les attestations des représentants de */kɔrd-a/ 'tendon' ne remontent pas plus haut que la fin du 13^e siècle. Les comparaisons intra-romane et extra-romane convergent : les dénominations romanes primaires du tendon sont en continuité avec celles de l'Antiquité, et elles ont été concurrencées secondairement par les représentants de */kɔrd-a/, dont

l’ancrage au sens de ‘tendon’ n’a sûrement pas connu en protoroman l’extension qu’il a prise par la suite dans les langues romanes. La décision d’un éventuel protoroman */^hkɔrd-a/ ‘tendon’ ne pourra donc se faire que par la comparaison avec les articles */^hnerβ-u/ ‘tendon’ et */^hnerβ-i-u/ ‘tendon’, dont on peut recommander la rédaction dans une prochaine phase du projet DÉRom.

5 Conclusion

Il est possible que la reconstruction de polysèmes en protoroman reste indécise dans bon nombre de cas, étant donné la survie savante du latin et l’imbrication entre les langues communes et la langue des clercs. La rigueur méthodologique commande de ne pas forcer les données et de laisser ouverte la possibilité d’un polysémisme, en indiquant qu’on n’a pas trouvé d’argument décisif pour faire remonter à la période protoromane tel ou tel sens figuré, malgré sa fréquence ou sa dispersion spatiale. La comparaison fournit cependant des éléments importants pour éclairer les choix. Les lexèmes sont rarement isolés et appartiennent à des familles lexicales qu’il est utile d’envisager globalement, car il y a des relations internes à la famille qui peuvent être utiles pour la reconstruction étymologique lorsqu’on peut démontrer leur précocité. Semblablement, l’examen de la concurrence onomasiologique à l’intérieur des langues romanes est une ressource indispensable pour la reconstruction. Enfin, la reconstruction romane est focalisée sur une étape de l’histoire linguistique. Mais celle-ci prend la suite de l’étape antérieure, la reconstruction indo-européenne, avec laquelle elle a partie liée et qui peut lui fournir des éléments éclairants (cf. Garnier 2016). L’élargissement du champ de la comparaison peut apporter des éléments décisifs que ne peut atteindre une reconstruction étroite qui se limiterait au seul type lexical dont on veut établir l’étymon.

6 Bibliographie

- ALF = Gilliéron, Jules/Edmont, Edmond, *Atlas linguistique de la France (ALF)*, 20 vol., Paris, Champion, 1902–1920.
- ALJA = Martin, Jean-Baptiste/Tuailion, Gaston, *Atlas linguistique et ethnographique du Jura et des Alpes du Nord (Francoprovençal central)*, 3 vol., Paris, Éditions du CNRS, 1971–1978.
- ALLOc = Ravier, Xavier, *Atlas linguistique et ethnographique du Languedoc occidental*, 4 vol., Paris, Éditions du CNRS/CNRS Éditions, 1978–1993.
- ALLy = Gardette, Pierre, *Atlas linguistique et ethnographique du Lyonnais*, 5 vol., Lyon/Paris, Institut de linguistique romane des Facultés catholiques/Éditions du CNRS, 1950–1976.

- ALMC = Nauton, Pierre, *Atlas linguistique et ethnographique du Massif Central*, 4 vol., Paris, Éditions du CNRS, 1957–1963.
- BrendanW = Waters, Edwin George Ross (ed.), *The Anglo-Norman Voyage of St. Brendan by Benedeit*, Oxford, Clarendon, 1928.
- Buchi, Éva, *Des bienfaits de l'application de la méthode comparative à la matière romane : l'exemple de la reconstruction sémantique*, in : Vykypěl, Bohumil/Boček, Vít (edd.), *Methods of Etymological Practice*, Prague, Nakladatelství Lidové noviny, 2012, 105–117.
- Chantraine = Chantraine, Pierre, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, Paris, Klincksieck, 2009 [¹1968–1980].
- Chauveau, Jean-Paul, *Reconstruction sémantique*, in : Buchi, Éva/Schweickard, Wolfgang (edd.), *Dictionnaire Étymologique Roman (DÉRom). Genèse, méthodes et résultats*, Berlin/Munich/Boston, De Gruyter, 2014, 199–209.
- Chauveau, Jean-Paul, *Reconstruction comparative et histoire sémantique*, in : Buchi, Éva/Schweickard, Wolfgang (edd.), *Dictionnaire Étymologique Roman (DÉRom) 2. Pratique lexicographique et réflexions théoriques*, Berlin/Boston, De Gruyter, 2016, 53–65.
- DCECH = Corominas, Joan/Pascual, José Antonio, *Diccionario crítico etimológico castellano e hispánico*, 6 vol., Madrid, Gredos, 1980–1991.
- DÉRom = Buchi, Éva/Schweickard, Wolfgang (dir.), *Dictionnaire Étymologique Roman (DÉRom)*, Nancy, ATILF, <http://www.atilf.fr/DERom>, 2008–.
- DMF2015 = Martin, Robert/Bazin, Sylvie (dir.), *Dictionnaire du Moyen Français (DMF2015)*, Nancy, ATILF/CNRS & Université de Lorraine, 2015, <http://www.atilf.fr/dmf>.
- DRF = Rézeau, Pierre (ed.), *Dictionnaire des régionalismes de France. Géographie et histoire d'un patrimoine linguistique*, Bruxelles, De Boeck/Duculot, 2001.
- Duden = Kunkel-Razum, Kathrin/Scholze-Stubenrecht, Werner/Wermke, Matthias (dir.), *Duden. Deutsches Universalwörterbuch*, Mannheim/Leipzig/Vienne/Zurich, Dudenverlag, ⁵2003 [¹1983].
- Ernout/Meillet₄ = Ernout, Alfred/Meillet, Antoine, *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots*, Paris, Klincksieck, ₄1959 [₁1932].
- FEW = Wartburg, Walther von, et al., *Französisches Etymologisches Wörterbuch. Eine Darstellung des galloromanischen sprachschatzes*, 25 vol., Bonn/Heidelberg/Leipzig-Berlin/Bâle, Klopp/Winter/Teubner/Zbinden, 1922–2002.
- Garnier, Romain, *Ouverture : protoroman, latin et indo-européen*, in : Buchi, Éva/Schweickard, Wolfgang (edd.), *Dictionnaire Étymologique Roman (DÉRom) 2. Pratique lexicographique et réflexions théoriques*, Berlin/Boston, De Gruyter, 2016, 219–255.
- IEEDCeltic = Matasović, Ranko, *Etymological Dictionary of Proto-Celtic*, Leyde/Boston, Brill, 2009.
- IEEDLatin = Vaan, Michiel de, *Etymological Dictionary of Latin and the other Italic Languages*, Leyde/Boston, Brill, 2008.
- Jaberg, Karl, *Aspects géographiques du langage. Conférences faites au Collège de France (décembre 1933)*, Paris, Droz, 1936.
- Krüger, Fritz, *Die Hochpyrenäen. A. Landschaften, Haus und Hof*, 2 vol., Hambourg, Friederichsen/De Gruyter & Co, 1936/1939.
- Lagueunière, France, BUCULUS, in : *Französisches Etymologisches Wörterbuch*, Nancy, ATILF, <http://stella.atilf.fr/few/buculus.pdf>, 2006.
- LEI = Pfister, Max (fond.)/Schweickard, Wolfgang/Prifti, Elton (dir.), *Lessico Etimologico Italiano*, Wiesbaden, Reichert, 1979–.

- MltWb = Prinz, Otto (dir.), *Mittellateinisches Wörterbuch bis zum ausgehenden 13. Jahrhundert*, Munich/Berlin, H. Beck/Bayerische Akademie der Wissenschaften/Berlin-Brandenburgische Akademie der Wissenschaften, 1959–.
- Niermeyer/VanDeKieft = Niermeyer, Jan Frederik/Kieft, Co van de, *Mediae Latinitatis lexicon minus. Lexique latin médiéval – Medieval Latin Dictionary – Mittellateinisches Wörterbuch*, 2 vol., Leyde/Boston, Brill, ²2002 [¹1976].
- OLD = Glare, Peter G. W. (ed.), *Oxford Latin Dictionary*, Oxford, Clarendon, 1968–1982.
- Python, Fabien, *La duplicité étymologique du lexique. Étude des doublets relevant du clivage héréditaire/savant en langue française*, thèse de doctorat, Université de Fribourg/Université de Lorraine, 2015.
- REW₃ = Meyer-Lübke, Wilhelm, *Romanisches Etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg, Winter, ³1930–1935 [¹1911–1920].
- TLF = Imbs, Paul/Quemada, Bernard (dir.), *Trésor de la langue française. Dictionnaire de la langue du XIX^e et du XX^e siècle (1789–1960)*, 16 vol., Paris, Éditions du CNRS/Gallimard, 1971–1994.
- TLL = *Thesaurus Linguae Latinae*, Leipzig/Stuttgart/Berlin/New York, Teubner/Saur/De Gruyter, 1900–.